

blie. Il lui était cependant réservé une épreuve plus épouvantable encore.

Le huitième jour de sa beuverie, Préville tomba dans le délire alcoolique ; le médecin et le curé furent mandés en toute hâte.

Près du lit où se débat le malade, se tiennent le curé, le médecin, Marguerite ; le curé, épiant le retour du malade à la raison, le médecin impuissant à faire naître cette lueur de conscience. Marguerite, affaisée sur elle-même, priant au milieu de sanglots qui se mêlent aux hurlements du malade, et font de cette scène une scène d'enfer.

Une brusque commotion de tout son être jette subitement Préville hors de sa couche, debout. Les bras se tendent, ses mains saisissent quelque chose d'invisible, que ses doigts étreignent. Et rauque sa voix saccade :

—Ma terre ! ma terre !... Ah ! tu veux m'en chasser, misérable, voleur !... Tiens, tiens... tu ne me feras plus boire... Ah ! Ah ! Ah !... tu vas mourir... Non, non, je ne le lâcherai pas... je veux l'étrangler...

Et il serre, il serre... et soudain il lâche prise. Une autre vision d'épouvante se dresse devant ses yeux de fou : il court dans la chambre comme pour chercher un endroit où se cacher...

—Sauvez-vous !... sauvez-vous !... Non, non, ce n'est pas moi... je ne suis pas un meurtrier... Marguerite, ma fille, ce n'est pas ton père qui l'a tué... Tu seras heureuse, heureuse... A boire, à boire !...

Le curé et le médecin se regardent effarés. Ils ont compris. Préville est l'assassin de Darbois. Marguerite aussi a compris ; poussant un gémissement doulou-